Ami du Clergé du 18 mars 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de Pâques. — I. « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » 129. — II. La joie de Pâques, 130. — III. Le Christ est ressuscité, 131.
Sermons pour les grandes fêtes. — ***Pour Pâques :*** **La Redemption, 132.**
Le mot du Pasteur. — XXI. ***Quasimodo :*** **Conserver la paix spirituelle, 134.**
Pour le dimanche de Quasimodo. — Les bénédictions du Christ ressuscité, 135.
Pour l'Annonciation. — Marie modèle du chrétien dans les circonstances actuelles, 138.
Allocutions de mariage. — III L'amitié, 139.
Les personnages évangéliques. — XCVII. Les saintes femmes de Jérusalem, 141. — XCVIII. Simon de Cyrène, 143.

POUR LA FETE DE PAQUES

I

« SANS MOI, VOUS NE POUVEZ RIEN FAIRE »

Mes frères,
Jésus est ressuscité.

Etonnement suivi de joie chez ses amis, stupeur et accroissement de haine chez ses ennemis.

Une fois de plus le Christ se dresse devant tous et s'impose.

Depuis trois années, il s'est imposé *par sa doctrine*, qui surpasse celle de tous les philosophes de l'antiquité. Il s'est imposé *par sa puissance :* les éléments, la maladie, la mort, les esprits mauvais, rien ne lui résiste, tout obéit à sa voix. Il s'est imposé *par sa vertu :* ce qu'il enseigne, il l'a d'abord réalisé par son exemple. *Cœpit facere et docere :* il a commencé par agir, puis il a parlé.

Et aujourd'hui, celui qui a été crucifié, conduit au tombeau, réapparaît dans le monde pour compléter son œuvre.

Il avait dit un jour cette parole : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Parole étrange qui à elle seule peut déjuger un homme, le faire sombrer dans le ridicule et ruiner à tout jamais ses entreprises. Mais les paroles du Christ sont esprit et vie, et sa résurrection les illumine de l'éclatante clarté de la vérité.

I

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Et cependant les hommes veulent se passer du Christ, parce qu'il incarne le surnaturel et que de ce surnaturel ils ne veulent à aucun prix ; parce que son enseignement de justice, de vertu et d'amour est gênant. Et alors la persécution s'acharne contre lui.

Elle commence pendant sa vie mortelle.

Elle renaît dès que les apôtres annoncent sa résurrection.

Elle réapparaît à travers les siècles depuis les premiers hérétiques Arius, Nestorius, jusqu'au protestantisme du XVIe siècle et au laïcisme du XXe.

A travers l'histoire surgissent les persécutions qui rêvent de détruire le nom chrétien en détruisant l'Eglise, depuis Néron, Julien l'Apostat, jusqu'aux terroristes en France, Lénine en Russie, Calles au Mexique et les massacreurs d'Espagne.

Après avoir chassé le Christ des écoles, des tribunaux, des hôpitaux, après avoir interdit à nos religieux d'enseigner, on a semblé, chez nous, donner à l'Eglise une liberté apparente. En ces dernières années, la France officielle a même rendu plusieurs fois hommage à l'idée religieuse.

Mais comment l'Eglise ne serait-elle pas émue par le mouvement des « communistes sans-Dieu », mouvement qui progresse en tout pays et dont le but avoué est de détruire la foi dans les âmes, en commençant par les âmes des jeunes et des enfants ?

Voilà le rêve dont on berce la foule : créer une société nouvelle sans Dieu. Et pour atteindre le but, on s'arme de violence comme en Russie, au Mexique, en Espagne; ailleurs, comme en France, on use de moyens plus habiles, on s'insinue dans tous les groupements, même catholiques ; naturellement, dans ceux-ci on se présente uniquement comme les champions de la justice, on ne parle que d'une nouvelle organisation de la société, mais qu'on veut et qu'on fera athée et matérialiste.

Le surnaturel n'est rien. L'âme de l'homme n'est rien. La vie future n'est rien. Seule, la vie présente compte pour édifier le bonheur.

Et devant ces attaques de l'impiété, N.-S. Jésus-Christ s'impose à nouveau et répète : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

II

Là où l'on chasse le Christ, tout s'écroule : individus, familles, sociétés.

Oh ! sans aucun doute, même dans les siècles de foi, tout ne fut pas parfait. Ils eurent, eux aussi, leurs misères matérielles et morales, parce que l'humanité porte en elle-même des causes de faiblesse et l'homme a grand'peine à s'en préserver. Mais, passé le moment de la passion, on revenait à Dieu pour lui demander sa lumière et la force de mieux vivre.

Aujourd'hui, matériellement, l'homme est plus heureux qu'autrefois. Son travail est facilité, ses heures de loisir sont plus nombreuses. Il a maintenant journaux, livres, sports, théâtres, cinémas, T. S. F. Et l'Eglise est la première à s'en réjouir.

Mais au fond de son cœur, est-il plus heureux pour cela ?

En faisant de ce bien-être matériel le tout de la vie de l'homme, on conduit nécessairement celui-ci à l'écroulement de son bonheur.

Puisqu'on supprime Dieu, *plus de probité*. L'argent devient une idole. Et l'homme aspire à le posséder avec une telle avidité qu'il ne recule devant aucun moyen pour l'acquérir. Pourquoi se gêner ? Et les grands et petits scandales financiers sont une lamentable illustration de cette vérité.

Vous supprimez Dieu, *plus de morale*. On veut aujourd'hui « vivre sa vie », en jouir à sa guise, en égoïste. Les liens qui fondaient le foyer étant trop sévères, sont brisés et certains pensent qu'il est préférable de ne pas les nouer, pour conserver sa liberté, tout en menant la vie à deux.

Vous supprimez Dieu, *plus de conscience*. Si Dieu n'est pas, si l'Evangile est une invention des hommes sans autorité, la conscience n'a plus de base. Sa voix ne peut plus être que l'écho de celui qui pense : « Je prends mon bien et mon plaisir où je les trouve. »

« Sans moi, dit le Christ, vous ne pouvez rien faire. » Car l'homme n'est pas seulement un être de chair et de sang ; il est, avant tout, une âme que ses aspirations élèvent au-dessus du monde matériel.

Si, dans la vie présente, l'homme a besoin des biens de la terre, il a besoin plus encore des certitudes morales qui guident cette vie, solidifient son foyer, lui assurant l'affection des siens. Il a besoin des forces morales par lesquelles il domine les bassesses et les lâchetés et qui l'élèvent jusqu'à la pratique vertueuse du devoir journalier, jusqu'à la perfection et la sainteté.

III

M. f., Notre-Seigneur savait le grand besoin que nous aurions de lui. Il a voulu que nous ayons la certitude de sa présence divine et de son secours.

Et pour cela, il ressuscite.

Il demeure dans l'Eucharistie, il fait de nos âmes un sanctuaire où il habite.

Sans lui nous ne pouvons rien faire, rien édifier de durable. Mais lui présent, que ferons-nous ?

Catholiques, nous devons continuer l'œuvre du Christ : sauver le monde.

Comment cela ? Nous devons nous pénétrer des enseignements de l'Evangile ; les réaliser dans la pratique de notre vie ; exercer dans notre milieu l'influence de l'exemple et, s'il le faut, l'influence de la parole ; ne pas mettre notre drapeau dans notre poche et fièrement montrer ce que nous sommes : et ici les ennemis de la religion nous donnent peut-être des leçons.

Ne dites pas : « *Je suis seul,* » puisque, même en haut lieu, on reconnaît aujourd'hui la nécessité des forces morales, c'est-à-dire religieuses ; puisque l'élite intellectuelle de la France se presse de plus en plus nombreuse à la Table sainte pour la communion pascale ; puisque dans la classe ouvrière, de tout jeunes gens rentrent chaque jour à l'atelier avec ce grand idéal au cœur : refaire chrétiens leurs frères.

Ne dites pas : « *Je suis incapable.* » Le Christ ressuscité, l'Eternel vivant qui ce matin a nourri, embelli, fortifié votre âme par son Sacrement, vous aidera.

Il vous aidera à faire son œuvre : établir la paix dans les foyers, la charité dans les relations, la justice dans les transactions, l'honnêteté dans les mœurs, la loyauté dans la parole donnée, la droiture dans les consciences.

Lui présent, vous pourrez dire comme le grand apôtre S. Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

Et, en sauvant vos âmes, vous travaillerez à sauver notre pays et à sauver le monde.

* *

M. f., les trois années d'enseignement de Notre-Seigneur ont amené la civilisation chrétienne. Son Evangile est le code fondamental de toute honnêteté et de toute vertu. Sa résurrection est l'estampille authentique de sa divinité.

Dès lors, individu ou société, quiconque s'éloigne du Christ va à l'erreur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Quiconque marche à sa suite, va vers la lumière, la paix de l'âme, source du bonheur. Ainsi soit-il.

II

LA JOIE DE PAQUES

Mes frères,

Quel beau spectacle offre aujourd'hui notre église ! Un autel magnifiquement orné, des chants harmonieux, une foule considérable, une assistance pieuse et recueillie, des visages rayonnants de bonheur, des cœurs tout à la joie !...

Pourquoi cette fête ? Parce que nous célébrons aujourd'hui le triomphe de notre Sauveur sur la mort, sa résurrection glorieuse, sa sortie du tombeau ? Sans doute, mais aussi parce que c'est aujourd'hui la résurrection spirituelle de nos âmes, que le démon avait asservies, et qui ont brisé leurs liens ; — parce que, purifiés de nos péchés, nous avons reçu Dieu dans nos cœurs ; — parce que maintenant nous sentons notre âme meilleure, notre conscience plus tranquille, notre personne morale toute renouvelée.

Voilà, m. f., les bienfaisantes merveilles de notre sainte religion !

Dans cette vallée de larmes, elle seule nous procure les vraies joies, les seules qu'on puisse goûter sans réserve, sans amertume, sans remords.

Elle seule a le don de sécher nos pleurs, de tromper nos ennuis, de consoler nos peines.

Elle seule a le pouvoir d'apaiser nos passions, de purifier notre cœur, de nous élever au-dessus de nous-mêmes et de nous rendre capables de nobles élans et de généreux sacrifices.

On entend dire parfois : « *La religion, à quoi sert-elle ?* » A cette question vous donnez aujourd'hui, que dis-je ? vous êtes vous-mêmes une réponse vivante et péremptoire et je vous en félicite.

* *

Mais le bonheur que vous goûtez en ce moment, il ne tient qu'à vous, m. f., de le prolonger, de le perpétuer en quelque sorte.

Qu'est-ce qui vous rend si heureux aujourd'hui ? C'est que vous avez confessé vos péchés avec franchise et humilité. — Eh bien ! s'il vous arrive de retomber dans le mal, hâtez-vous d'user du même remède, n'attendez pas une année entière pour vous débarrasser de ce poison fatal qu'est le péché mortel.

Qu'est-ce qui vous rend si heureux aujourd'hui ? C'est que vous avez communié, et qu'avec son Fils le bon Dieu vous a donné comme un avant-goût des joies du paradis. — Eh bien ! m. f., allez plus souvent à la Table sainte, manger ce pain qui possède, comme dit l'Eglise, tous les genres de délices, et ce sera tous les jours le paradis dans votre âme.

Qu'est-ce qui vous rend si heureux aujourd'hui ? C'est que vous êtes venus dans cette église prier avec vos parents et vos concitoyens. — Mais pourquoi n'en feriez-vous pas autant tous les dimanches ? Que vous en seriez bien récompensés !

Oh ! m. c. f., aimez donc et pratiquez votre religion en son entier et toujours.

Ne soyez pas chrétiens une fois par an, le jour de Pâques seulement, mais tous les dimanches, mais tous les jours.

Priez ; mais ne vous bornez pas à prier chez vous. Venez à l'église, assistez à la messe.

Ne vous bornez pas à entendre la messe : approchez-vous des sacrements.

Ne vous en approchez pas seulement à Pâques, mais souvent, comme de bons chrétiens qui veulent assurer leur salut.

Je ne dis pas que de ce fait vous serez exempts de toute souffrance, car souffrir est notre partage en ce bas monde ; mais je vous promets au nom du Dieu de bonté, de justice et de vérité, ici-bas de grandes consolations dans vos travaux et vos peines de chaque jour, et là-haut un bonheur parfait, un bonheur éternel.

III

LE CHRIST EST RESSUSCITÉ [1]

Resurrexit, sicut dixit.
Il est ressuscité comme il l'avait dit.
(Mt., XXVIII, 6).

Au crépuscule du Vendredi Saint, Joseph d'Arimathie et Nicodème déclouent Jésus de la croix. On lave le cadavre. Dans les plaies béantes qui le couvrent des pieds à la tête, on met des aromates. Puis, lié avec des bandelettes, et enveloppé d'un linceul, il repose sur le banc funéraire du sépulcre neuf, creusé dans le roc.

Or, voici qu'à l'aube du troisième jour un tressaillement agite le corps du Christ. Des mains invisibles enroulent les bandelettes et plient le suaire. Plein de vie, le Rédempteur sort du tombeau.

Les gardes, apostés en sentinelles par la haine soupçonneuse des Juifs, ne s'aperçoivent de rien. La pierre qui sert de porte n'a pas remué. Aucun bris des scellés du Sanhédrin.

Mais il faut que la vérité de la résurrection soit manifestée au grand jour. La terre tremble. Un ange roule l'énorme pierre. L'éclair fulgurant de son visage met en fuite les soldats.

Le Christ est ressuscité !

* *

C'est l'affirmation des saintes femmes, porteuses de parfums. Il a surgi devant elles. Elles ont baisé ses pieds.

C'est le cri de Marie-Madeleine. Ses yeux embués de larmes n'avaient d'abord pas reconnu le Maître sous les traits du jardinier. Mais à l'accent de sa voix, l'élan de son amour répond par une protestation de foi ardente.

C'est le joyeux message des disciples d'Emmaüs. Pèlerin mystérieux, Jésus s'est joint à eux sur la route, et il s'est révélé dans la fraction du pain.

C'est la conviction profonde des Apôtres. La crainte les avait verrouillés dans le Cénacle. Ils l'ont d'abord pris pour un fantôme. Le Christ a fini par les convaincre, en leur parlant, en mangeant avec eux un rayon de miel, en donnant ses plaies comme marque de son authentique signalement.

C'est le cri de Pierre dans la barque, qui avait sillonné toute la nuit les eaux du lac, sans prendre aucun poisson. A l'aube, la silhouette d'un inconnu se dresse dans la brume : « Jetez votre filet ! » A cet ordre, on obéit, et la barque se remplit d'une pêche miraculeuse. « C'est le Seigneur ! » dit aussitôt Jean. Et Pierre se jeta à la nage vers son Maître.

« Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, vaine aussi est notre foi. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre lui qu'il a ressuscité le Christ... Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés, et, par conséquent, ceux qui se sont endormis dans le Seigneur sont perdus. Si nous n'avons d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux des hommes. » (I Cor., XV, 14-18).

« Mais, ajoute S. Paul, le Christ est ressuscité des morts. » Il n'y a pas de vérité historique plus certaine. Les témoins qui nous l'assurent sont nombreux. La divergence de leur tempérament fortifie singulièrement leur accord. En obligeant Jésus à multiplier les preuves palpables de la réalité de sa résurrection, leur incrédulité a projeté sur leurs affirmations une lumineuse évidence.

* *

Le Christ est ressuscité dans les âmes !

Que la vie présente est meurtrière pour les âmes baptisées ! Elles sont criblées par les coups de la tentation. Les mirages du monde leur donnent sans cesse le vertige du mal. Le démon les accable de ses traits. Sous le poids des instincts de la nature dévoyée par le péché originel, le glissement sur la pente de l'abîme est si facile, parfois irrésistible.

Qu'elles jonchent nombreuses tous les chemins de la vie, les âmes tuées par le péché mortel ! Celles qui, comme la fille de Jaïre, ou comme le fils de la veuve de Naïm, viennent d'être terrassées par la mort spirituelle. Celles qui, semblables à Lazare, dans la corruption de la tombe, y croupissent depuis longtemps.

En Judée et en Galilée, Jésus se plaisait à arracher à la maladie et à la mort leurs victimes. Avec un déploiement de puissance plus extraordinaire, il ressuscite les morts spirituels en plus grand nombre. Il rappelle à la vie ces cadavres d'âmes. Pour cela, il se sert de toutes les voix. Supplications muettes, mais éloquentes des mères, des épouses et des sœurs. Appels vibrants tombés de la chaire chrétienne. Reproche du remords. Leçons des événements et de la souffrance.

De la corruption du péché, ces morts spirituels ont surgi au commandement divin. Ils se sont jetés avec confiance dans la piscine du sacrement de Pénitence, qui contient le sang rédempteur. De ce bain réel, ils sortent régénérés, revigorés.

Jésus, debout près du lit où la fille de Jaïre vient d'expirer, la prend par la main, et lui dit à haute voix : « Enfant, lève-toi ! » Son esprit revenant en elle, elle se leva à l'instant. Puis Jésus ordonna de lui donner à manger.

L'absolution rappelle les âmes à la vie. Mais résurrection précaire, sans lendemain, si elles ne mangent le Pain de vie.

Aussi, est-ce la communion pascale qui affermit pleinement la vie dans les âmes ranimées.

En longues files, les ressuscités se sont approchés de la table sainte. Là, Jésus, devenu leur nourriture, a pénétré en eux, s'est assimilé ces cœurs, les a divinisés, transformés en lui. Ce n'est plus eux qui vivent, c'est lui qui vit.

« La mort a été engloutie par la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? L'aiguillon de la mort, c'est le péché. Mais grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (I Cor., XV, 55-57).

Ce chant d'allégresse, l'Eglise en jette les échos sur le tombeau du Christ, devenu le témoin de son

[1] Emprunté à la *Semaine Religieuse* de Lyon du 6 avril 1928.

triomphe, et le piédestal et la gloire de sa résurrection.

Elle l'entonne aussi sur ses enfants, rendus à la vie de la grâce. Le péché est détruit. La sève surnaturelle circule en eux. Elle s'épanouit en joie débordante à tous les foyers chrétiens. *Alleluia ! Alleluia !* Loué soit Dieu !

Telle est la solennité de Pâques, avec les joyeux carillons de ses cloches, avec le déploiement de ses cérémonies, avec ses chants d'enthousiasme. La résurrection du Christ y revit dans un cadre de splendeurs dignes d'elle.

C'est aussi la fête du renouveau des âmes. Celles que le péché avait tuées revivent. Celles qui languissaient ont intensifié leur vie chrétienne. Celles qui sont en plein élan de générosité au service de Dieu sont éperonnées par une impulsion de ferveur renouvelée.

SERMONS POUR LES GRANDES FETES

Pour Pâques

LA RÉDEMPTION

Mes frères,

Avez-vous jamais compris toute la poésie, si riche de sens et de symbolisme, de nos clochers, qu'ils s'élancent, majestueux, au-dessus de nos villes, ou bien qu'ils président, plus modestes, à la vie de nos bourgs et de nos villages ? Ils nous rappellent au souvenir de Dieu, ils nous montrent le ciel, ils invitent nos âmes à monter pour trouver une atmosphère plus saine, pour mieux juger des hommes et des choses. Auprès d'eux, un prêtre, un curé mène une vie de prière, de réflexion, de pénitence. Je ne vous ferai pas l'affront de croire que vous mésestimez cette existence; tout au contraire je suis sûr que tous ici vous lui accordez vos sympathies, dans la conviction que votre pasteur est votre ami tout à la fois le plus dévoué et le plus désintéressé. Acceptez donc qu'il vous livre aujourd'hui le fruit de ses méditations durant la Grande Semaine qui vient de s'écouler, et daignez lui prêter une oreille attentive.

I. — *Un grave problème*

Nul, m. f., n'est mieux placé que le prêtre pour connaître les âmes. D'une part, tel un élève en médecine qui s'applique à l'étude du corps humain et de chacun de ses organes, il a étudié le mécanisme complexe d'une âme avec ses passions ; d'autre part, à cause de son caractère sacré, les misères humaines n'hésitent pas à se confier à lui, les plus beaux sentiments, les plus nobles élans lui sont révélés.

Ajoutez à cela l'habitude de la réflexion, les longues heures de silence et d'étude, la prière et le secours de Dieu, et l'expérience personnelle ; et vous comprendrez facilement qu'après plusieurs années de ministère, le prêtre ait acquis une science profonde de l'âme humaine.

Et, dès lors, comme elle lui devient familière cette pensée du grand Apôtre : « Il y a deux hommes en moi ! » (Rom., VII, 22-23). A côté des désirs les plus spirituels, il découvre des passions misérables ; dans un même cœur voisinent un égoïsme farouche et une tendresse excessive ; les plus énergiques résolutions sombrent trop vite en de tristes défauts ; à l'enthousiasme impatient d'agir succède bientôt une indolence découragée ; et les meilleures âmes, les caractères les plus énergiques ne sont pas à l'abri de ces changements, de ces oppositions, de ces luttes intérieures, car les grands saints nous ont livré, dans leurs soupirs vers Dieu, le secret de leurs misères, ou du moins de leurs tentations.

D'où vient donc cette opposition, ces deux tendances, dont l'une nous élève en nous portant au bien, et l'autre nous abaisse et souvent nous dégrade en nous inclinant au mal ; dont la première nous donne joie et fierté, tandis que la honte et le remords naissent de la seconde ?

C'est là le premier aspect de la question. Mais il en est un autre. L'opposition en effet se retrouve entre notre désir de vivre et la vue des ravages causés par la mort, et la sensation de fatigue et d'usure qui vient avec les années ; opposition aussi entre notre ambition de savoir et la multitude des énigmes qui surgissent autour de nous ; opposition entre le besoin d'affection et l'indifférence du prochain, entre une inclination naturelle à se dévouer, à aimer, et l'ingratitude trop fréquente qui décourage les bonnes volontés.

D'où vient donc cette perpétuelle opposition, cet antagonisme, cette lutte pénible ? Où faut-il en chercher l'origine et l'explication ?

II. — *La solution*

M. f., les hommes n'ont point attendu le jour d'aujourd'hui pour se poser la question. Elle a passionné de nombreux penseurs dans tous les temps et chez tous les peuples. Ainsi les Perses croyaient à une guerre acharnée entre le bien et le mal, dont le monde était le théâtre ; ils attribuaient au Seigneur et Sage tout ce qui est bon, utile et beau, et à l'Esprit d'angoisse, au dieu des ténèbres, tout ce qui est mauvais, malfaisant et laid.

Mais l'Eglise nous a donné une explication plus satisfaisante encore. Le Dieu du ciel et de la terre, le Créateur, le Maître universel, dans une pensée toute d'amour, a voulu un jour donner vie et esprit à des êtres nouveaux. Après leur avoir préparé un séjour de délices, il les fit à son image et à sa ressemblance ; il les fit immortels et heureux ; il alla même jusqu'à leur donner une participation à sa propre vie, et les destina à partager un jour son bonheur.

Et voilà qui explique on ne peut mieux la présence en nous d'incroyables ambitions, de vastes désirs, d'élans généreux, de sentiments nobles ; notre origine, notre destinée justifient pleinement cette parole de S. Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur demeure inquiet tant qu'il ne repose pas en vous. »

Tel un chef-d'œuvre qui a excité l'admiration des foules, tels ces édifices, pyramides, temples ou cathédrales qui défient les siècles, la création de l'homme apparaissait comme une merveille de beauté et d'harmonie. D'ailleurs le récit des Livres saints nous révèle l'admiration de Dieu lui-même en face de son ouvrage : « Dieu vit que tout était bien et bon. » (Gen., I, 31).

Mais, hélas ! l'ennemi vint, et, semblable à la tempête qui brise, détruit, anéantit, le démon massacra le chef-d'œuvre de la divine sagesse. Le péché, ainsi, entra dans l'âme humaine, apportant avec lui son triste cortège d'erreurs et de mensonges, de passions et de honte, de lâcheté et d'égoïsme. Dieu ne reconnut point, dans ces créatures désobéissantes,

défiantes, orgueilleuses, ceux qu'il avait élevés à l'incomparable dignité de fils ; sa malédiction tomba sur eux, ils furent chassés du paradis terrestre et, pour leur châtiment, livrés à toutes les ruses et à toutes les malices du démon auquel si imprudemment ils avaient donné leur confiance.

Et voilà, nous dit l'Eglise, comment Adam et Eve ont transmis à leurs descendants un double héritage : de gloire et aussi d'aspirations infinies, parce qu'ils gardaient au cœur l'amour des biens perdus ; de honte et de mauvais penchants, parce que le démon avait pris en eux la place de Dieu.

Mais alors, cette lutte, dont l'origine à présent nous apparaît clairement, aura-t-elle un jour une issue ? De ces deux hommes qui vivent en nous, l'un pourra-t-il un jour l'emporter sur l'autre ? Le bien triomphera-t-il du mal et les passions devront-elles, humbles servantes, servir avec le corps la cause de l'esprit ?

III. — *L'œuvre de la Rédemption*

Oui, m. f., car nous avons un Sauveur dans la personne du Christ Jésus. Dieu en effet ne s'est point découragé quand il vit son œuvre grandement compromise, car l'amour est plus fort que la haine. La malice de l'ennemi ayant fait perdre à l'homme ses sublimes prérogatives, la miséricorde divine résolut de tout restaurer. Et comme le chante la liturgie, Dieu se montra plus admirable encore dans cette deuxième œuvre que dans la première.

Dieu le Père en effet aima tellement le monde qu'il lui donna son Fils unique ; le Verbe de Dieu, dans un geste de bonté inconcevable, se dépouilla de sa gloire et se fit homme, en tout semblable à nous, excepté le péché. La joie du malade qui voit arriver le remède sûrement efficace, du prisonnier à qui l'on vient annoncer la prochaine délivrance, peut donner une idée de l'espoir né dans les cœurs, initiés à Bethléem ou dans Jérusalem à la naissance du Rédempteur.

La seconde étape de cette restauration, confiée par Dieu le Père à son divin Fils Jésus, ce fut la prédication de l'Evangile, accompagnée des miracles et des guérisons. Le peuple en foule, les hommes par milliers reconnaissaient en Jésus le Prophète par excellence, le Sauveur annoncé ; le Messie en effet pouvait-il en faire davantage ? Toute la Palestine tressaillait d'enthousiasme et d'espoir, et la foi gagnait jusqu'aux nations païennes. Le démon devait céder la place, quand Jésus avait commandé, et rendre la paix et la liberté aux pauvres possédés.

Troisième étape, et décisive cette fois : les autres n'étaient que des préparations. Jésus-Christ meurt sur la croix ; victime sainte et volontaire, il s'est substitué aux coupables pour subir leur châtiment. Et alors, le péché étant expié en toute justice, Dieu le Père a retiré sa malédiction et rendu aux hommes son amitié ; au prix de sa vie et de son sang, le Christ a acheté pour nous, si j'ose dire, toutes les grâces de lumière, de force et d'amour dont nous pouvons avoir besoin.

Restait à assurer aux âmes, à travers l'espace et les siècles, les fruits de cette copieuse Rédemption. Jésus y avait songé, et pour cela, avait institué l'Eglise et les sacrements ; par là seraient assurés à toute âme de bonne volonté : le pardon, les conseils, les encouragements, les secours et soutiens spirituels qui l'aideraient à vaincre les puissances du mal.

Là pourtant ne s'arrêta point encore la sage et douce prévoyance du divin Maître, et, comme dit S. Jean, il voulut aller jusqu'au bout de l'amour. Il assura sa présence réelle, vivante, active, au milieu des siens ; il voulut demeurer, se multiplier pour être avec tous, fût-ce au fond d'un désert ou dans la plus humble bourgade. Que dis-je ? il voulut descendre dans nos cœurs et prendre soin, lui-même, de restaurer en nous l'idéal premier, de nous refaire, à sa ressemblance, fils de Dieu. Et pour assurer plus sûrement cette transformation, il osa nous dire ces étonnantes paroles : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde,... car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » Nourris du Christ, comment ne pas réaliser peu à peu le mot de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ! » (Gal., II, 20).

Telle est, m. f., en quelques traits trop hâtifs et trop pâles, l'œuvre de restauration qu'il plut à Dieu le Père d'opérer par son Christ.

Mais j'ajoute de suite que ce mystère de résurrection et de vie exige, pour se renouveler en nous, l'indispensable concours de notre bonne volonté. Jésus, sa grâce, ses sacrements, son Eglise, ses prêtres, sont à notre service ; rien ne nous manque de ce qu'il faut pour remporter la victoire ; mais encore faut-il s'éveiller de son sommeil spirituel, secouer son indolence et marcher au combat.

* *

Et la conclusion à laquelle je voulais en venir, la voici, résumée en quelques mots, présentée en termes aussi clairs, aussi nets que possible : en chacun de nous un duel se livre entre Dieu et Satan, entre la vie et la mort, entre le bonheur et la souffrance ; la victoire appartiendra à qui nous la donnerons.

Si bas que nous soyons tombés, nous pouvons nous relever. De ce temple de Dieu que le baptême avait fait de nous, ne resterait-il que des ruines, il peut encore être restauré. Dieu veut notre salut, le Christ nous l'a mérité, les saints le demandent pour nous, l'Eglise est là pour nous l'assurer ; mais tout cela ne peut rien sans notre bonne volonté. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne peut pas nous sauver sans nous.

Il y aura bientôt vingt ans, quand la paix fut enfin signée, au terme des longues années de guerre, les églises et les clochers parurent surgir de terre, avec les villages rebâtis, et le joyau de la Champagne, la magnifique cathédrale de Reims, vit affluer vers elle les millions pour sa restauration. Il est une œuvre identique à accomplir en vous-mêmes : restaurer le temple de Dieu, redevenir de vrais enfants du Père céleste, sur le modèle du Christ Jésus. Je vous en supplie, m. f., écoutez votre curé : ayez à cœur de mener à bien cet « unique nécessaire, » apportez-y toute votre âme, toutes vos forces ! Qu'un jour aussi, pour vous, la Cour céleste puisse chanter : « La mort et la vie se sont affrontées dans un duel étonnant ; celui qui était mort règne aujourd'hui vivant » dans la joie éternelle ! *Amen.*

LE MOT DU PASTEUR

XXI

Quasimodo

CONSERVER LA PAIX SPIRITUELLE

Mes frères,

Le soir même de la Résurrection, « comme les portes du lieu où les disciples étaient rassemblés étaient fermées, de peur des Juifs, Jésus vint, se trouva au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous. »

Tel est le précieux trésor donné aux Apôtres par le Sauveur : « La paix soit avec vous. » Ce même trésor, il l'a déposé dans vos âmes. Intérieurement il vous dit : « La paix soit avec vous. Vous voilà réconciliés avec mon Père par la pénitence, vous voilà unis à moi par la communion pascale ; jouissez du bonheur que vous possédez, goûtez la douceur de cette paix spirituelle, de cette vie divine. »

Dès lors, prenez soin de la conserver : vous le devez, vous le pouvez.

I. — *Vous le devez*

Car cette paix spirituelle ou vie divine produit en nous de merveilleux fruits.

1. Certes, Dieu est partout. Mais où manifeste-t-il le plus puissamment sa présence, où répand-il avec le plus de largesse ses bienfaits, si ce n'est dans l'âme en état de grâce ?

Assis sous les beaux chênes du cap Montereno, Lamartine, un matin, attendait le lever du soleil. Tout à coup l'astre du jour apparaît à l'horizon et incendie la mer de ses feux. Alors le poète tressaille ; il se lève, enthousiaste, il s'écrie : « C'est lui, c'est la vie ! »

Par votre retour à Dieu le soleil divin de la paix s'est levé sur vos âmes. Il les enveloppe, les pénètre de ses plus lumineux et de ses plus chauds rayons : c'est Jésus, c'est la vie divine qui est venue en vous ! « Si quelqu'un m'aime, mon Père et moi nous l'aimerons et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23). « Ne savez-vous pas que le Saint-Esprit habite en vous ? » (I Cor., VI, 19).

Et envisagez l'étendue de cette inappréciable faveur. Votre âme est outillée pour agir surnaturellement : son intelligence est ordonnée vers la connaissance de Dieu, sa volonté vers l'amour de Dieu ; à l'encontre de son égoïsme naturel elle a reçu l'aptitude à discerner son devoir, à rendre à chacun son dû ; à l'encontre de ses passions charnelles, elle a reçu l'aptitude à lier sa sensibilité au joug de la raison. S. Paul, pour expliquer la réalité dont nous parlons, choisissait cet exemple : « Prenez un corps et ses membres. Dans le corps et dans les membres circule un sang pareil, une vie identique. Les membres n'ont de vie que par le corps; séparés du corps, ils ne sont rien ; ils se dessèchent et meurent. Tant qu'ils restent joints au corps, le corps les fait vivre, leur permet le mouvement. Ainsi du Christ et des chrétiens. Le Christ c'est le corps ; et vous, les chrétiens, vous êtes les membres. La vie du Christ est une vie divine ; votre vie, du fait de cette union au Christ, est désormais une vie divine. Restez donc à jamais membres du Christ. »

Et ici, je fais appel à votre propre témoignage. Que de fois avez-vous observé, en vous et autour de vous, les fruits prodigieux de cette paix spirituelle, et observé, d'autre part, que, pour l'avoir bannie, vous avez succombé ! Rappelez-vous qu'en telles circonstances, elle vous a préservés de chutes, décidés à la vertu. Sans lire le récit de conversions célèbres, est-ce que, dans votre entourage, vous n'avez pas vu des obstacles écartés soudain ? des passes dangereuses franchies ? des opiniâtretés vaincues ? des pénitences pratiquées en expiation ? des vocations d'apostolat, de charité ou de mortification dans le cloître, brusquement écloses presque dans les ornières du chemin ?

2. De plus, cette habitation de Dieu en vos âmes en état de grâce communique à vos actions une valeur méritoire.

M. f., dans l'ordre naturel, celui qui a accompli une œuvre à l'avantage de la société ou de son semblable, mérite une récompense. De même, dans l'ordre surnaturel, quelque invraisemblable que cela paraisse, le chrétien justifié peut agir de telle sorte que Dieu soit tenu en justice de lui payer un salaire, et ce salaire n'est autre que le bonheur du ciel.

Chose vraiment merveilleuse ! tout ce que vous faites en état de grâce est œuvre divine : vos religieuses pensées, vos saints désirs, vos prières, vos privations, vos aumônes, vos peines, vos chagrins, vos souffrances, votre travail de chaque jour, le gouvernement de votre famille, la conduite de vos affaires, ce qui vous paraît grand et noble, ce qui vous semble petit et banal, tout, jusqu'aux plus imperceptibles palpitations de votre cœur, tout est gros de la gloire éternelle.

Donc, m. f., prenez soin de conserver cette paix spirituelle : vous le devez et vous le pouvez.

II. — *Vous le pouvez*

1. Vous le pouvez, à la condition que vous usiez de l'arme efficace de la prière. Suivant l'ordre habituel de la Providence, cette grâce s'accorde à celui qui prie : « Demandez, a dit Notre-Seigneur, et vous recevrez. » Et il importe que chaque jour vous la demandiez, surtout au moment où vous serez tentés d'offenser Dieu. « Priez, demandez, sollicitez, » répète à l'envi S. Paul dans ses Epîtres. « En toute circonstance, faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications. » (Ph., IV, 6). Non pas le ronronnement mécanique des formules récitées sans âme, mais le branchement direct de l'âme sur le courant divin par un simple appel du cœur, un regard vers le ciel, un recueillement bref dans ce tabernacle intérieur, votre âme, où habite Dieu.

2. Vous le pouvez, à la condition de ne pas exposer imprudemment cette paix spirituelle. « Nous portons le trésor de notre vertu dans des vases fragiles. » (II Cor., IV, 7). Est-il raisonnable de lui faire courir aventure ?

Vous le savez, l'expérience des siècles proclame ce proverbe : « Qui aime le danger y périra. » La remarque s'applique à la vie divine de l'âme autant, sinon plus, qu'à celle du corps.

M. f., ne pensez pas pouvoir impunément braver le mal, faire cette lecture, subir cette conversation, fréquenter cette compagnie, aller à ce théâtre, à ce cinéma. Volontiers, on cite des conversions dues à la lecture d'un bon livre, à l'impression des cérémonies religieuses, à l'audition d'un sermon. Combien plus enregistre-t-on de glissements et de ruines morales causées par une mauvaise influence !

Quelle imprudence de vous persuader plus robustes que les saints qui ont fui les occasions de péché !

3. Vous le pouvez, à la condition de tonifier cette paix spirituelle par la communion aussi fréquente que possible. Les chrétiens qui communient au temps de Pâques sont en règle avec le commandement qui les oblige à recevoir leur Créateur à l'époque désignée par l'Eglise. Mais, pour la plupart, la communion reçue une fois l'an est bien insuffisante. Si vous passiez un temps considérable sans alimenter votre corps, il s'affaiblirait et tomberait bientôt en défaillance. De même, si vous alimentez rarement votre âme par l'Eucharistie, peu à peu elle perdra ses forces, et finalement la vie divine qui est le fondement de la paix spirituelle.

* *

Nous lisons dans le Saint Evangile qu'un homme appela ses serviteurs et leur confia ses biens. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un ; à chacun selon sa capacité. Quelle leçon pour notre conduite ! Car, peut-il y avoir un talent plus important, plus précieux que celui de la paix spirituelle ? Et ce talent, il nous a été confié par Dieu avec une bonté que nous ne saurions jamais assez apprécier. A chacun de nous de le faire valoir et d'utiliser les moyens de le conserver, afin d'entendre, un jour, comme les serviteurs fidèles de l'Evangile, cette parole consolante : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; entre dans la joie de ton Maître. » **(Mt., xxv, 21).**

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO

LES BÉNÉDICTIONS DU CHRIST RESSUSCITÉ

Mes bien chers frères,

Après la résurrection et les apparitions du jour de Pâques, ce fut, d'après l'Evangile, une période mystérieuse, pendant laquelle Notre-Seigneur se montra visiblement un grand nombre de fois à ses apôtres et à ses disciples, pour achever leur formation religieuse et les entretenir encore du royaume de Dieu.

Cette période mystérieuse qui suit les Pâques triomphales, il n'est pas difficile d'en déterminer le double caractère : d'abord, une joie infinie, quand le Sauveur apparaissait, quand les disciples, une fois de plus, avaient la consolation de le garder un instant au milieu d'eux ; puis, après cette joie infinie, une grande mélancolie, quand le Christ disparaissait et quand les heures longues s'écoulaient pendant lesquelles son absence creusait pour ainsi dire auprès d'eux l'abîme infranchissable que le Vendredi Saint avait commencé.

Période de joie et période de mélancolie, c'est bien, pour nous aussi, m. f., l'histoire de la semaine qui vient de s'écouler, et peut-être, par avance déjà, l'histoire de tout le Temps pascal. Sans doute parce que Pâques est venu, parce que l'Eglise est en fête, parce que nous entendons des chants de triomphe et des *Alleluia*, sans doute aussi parce que nous sommes ressuscités intérieurement, nous trouvons en nous un fonds de félicité surnaturelle et de joie infinie ; mais aussi, parce que le Christ est parti, parce que nous ne pouvons plus le suivre comme nous l'avons suivi durant le Carême, dans toutes les phases de sa vie mortelle et jusqu'au pied de la croix, sans doute aussi, dans les âmes fidèles, il y a je ne sais quel sentiment d'absence, un peu de tristesse qui se mêle aux joies pascales.

Et pourtant c'est le temps pascal, c'est le dimanche de Quasimodo. Par conséquent, ce doit être la joie débordante. L'Eglise a raison, lorsqu'elle chante des alleluias ; elle a pour toujours, pour longtemps du moins, dépouillé ses ornements de deuil et ne veut plus célébrer que les triomphes du Christ. Ce sont donc les joies pascales que je veux méditer avec vous en cet entretien. Elles tiennent, m. f., ces joies pascales, aux bénédictions que Jésus-Christ apporte avec lui chaque fois qu'il apparaît ; elles tiennent aux bénédictions que Jésus-Christ apportera certainement, chaque fois qu'il apparaîtra à vos âmes véritablement ressuscitées avec lui.

I. — *La bénédiction de la paix dans la foi*

La première bénédiction que Notre-Seigneur apportait à ses disciples chaque fois qu'il leur apparaissait, et que nous pouvons, par conséquent, attendre encore de lui, c'était la bénédiction de la paix : « *Pax vobis !* Que la paix soit avec vous ! »

La paix, Notre-Seigneur en avait fréquemment parlé à ses disciples ; il avait l'habitude, suivant les mœurs de son pays, de les saluer ainsi chaque fois qu'il les abordait ; mais il avait pris l'habitude aussi de transposer, pour ainsi dire, les coutumes familières de sa nation et de leur donner une signification plus élevée.

Quand donc, durant sa vie mortelle, le Christ saluait ses disciples en leur disant : « Que la paix soit avec vous ! » il avait soin de leur expliquer, à plusieurs reprises, ce que signifiait cette salutation. « La paix que je vous donne, leur avait-il répété encore la veille de sa mort, la paix que je vous donne et le bonheur que je vous souhaite, ce n'est pas la paix du monde. La paix du monde, vous savez en quoi elle consiste : la plupart du temps, en beaucoup de mensonges, beaucoup d'espoirs insensés, beaucoup de promesses vaines, beaucoup de fragilités. La paix que je vous souhaite, c'est la paix véritable et surnaturelle, la paix inaltérable et divine, celle que vous trouverez en moi et que vous garderez toujours, malgré toutes les persécutions. »

Ainsi, jusqu'au dernier jour, avait-il parlé à ses disciples. C'est pourquoi, quand au soir de Pâques il leur apparut dans le Cénacle et qu'il voulut se faire connaître, il ne chercha point d'autre salutation familière que celle-ci : « *Pax vobis !* Que la paix soit avec vous ! » et les disciples le reconnurent.

Mais cette paix que, le soir de Pâques, Jésus apportait, il voulait l'apporter inébranlable et pour toujours l'enraciner dans les âmes.

Relisez l'Evangile de S. Jean, m. f., et voyez le dernier adieu de Notre-Seigneur. Après avoir souhaité la paix à ses disciples, il leur avait dit avec mélancolie : « Cette paix que je vous souhaite, vous n'allez point la posséder encore, parce que vous ne croyez pas assez ; aussi, quand vous me verrez cette nuit, entouré de traîtres, emprisonné, garotté et conduit au tribunal du Sanhédrin, vous aurez peur. La paix que je souhaite vous abandonnera et, au lieu de me suivre, vous me laisserez tout seul, tout seul, si je pouvais l'être en réalité dans la permanente présence du Père qui est avec moi. »

La paix que Notre-Seigneur promettait à ses disciples comporte une condition : la foi, et parce qu'avant sa mort la foi des Apôtres était défaillante, la paix aussi était périssable ; et parce qu'au jour

de la Résurrection il fallait la paix définitive, il rendit à chacun de ses Apôtres la foi assurée : « Que la paix soit avec vous et, pour que vous ne doutiez plus, regardez bien : est-ce qu'un esprit a de la chair et des os comme moi ? Et pour que la paix soit avec vous, regardez bien, toi surtout le disciple incrédule, approche tes doigts des plaies de mes mains et de mon côté, et quand tu m'auras bien reconnu, ne sois plus incrédule, mais fidèle. » La paix surnaturelle est au prix de la foi ; quand Jésus apparaît, la foi est certaine.

Et c'est là, m. f., la première bénédiction qu'en ce dimanche de Quasimodo, pour tout le temps pascal et pour toute votre vie chrétienne à venir, je voudrais vous promettre ; car la paix, vous y aspirez, n'est-ce pas ? La paix dans la certitude, la paix dans la confiance, la paix dans la fidélité. Et cette paix, peut-être bien que, même durant les huit jours de cette semaine, vous avez senti que vous ne la possédiez pas complètement... Vous l'avez sentie, cette paix dans la foi, s'ébranler par je ne sais quelle hésitation involontaire qui s'est présentée à votre esprit. Cette paix dans la confiance, vous l'avez sentie s'ébranler par je ne sais quelle crainte d'avenir, suscitée probablement par toutes les circonstances au milieu desquelles nous vivons. Cette paix dans la sécurité et dans la fidélité de la vie chrétienne, vous l'avez sentie s'ébranler sous le coup des tentations, des difficultés intimes ou des dangers extérieurs.

Eh bien ! si la paix a pour condition la foi, voici la promesse qu'au nom de Jésus-Christ, je suis bien fondé à vous faire :

La foi qui vous donnera la paix, Jésus, par ses apparitions multiples, pourra l'établir et la rendre inébranlable en vos consciences. Si vous êtes vraiment ressuscités, Jésus vous apparaîtra et, à l'heure où vos convictions faibliront, à l'heure où la paix s'en ira de vous, à cette heure-là, vous l'entendrez vous dire intérieurement : « Mais pourquoi doutes-tu ? Regarde donc, reconnais-moi aux cicatrices de mon cœur, de mes pieds et de mes mains ; regarde : j'ai de la chair, des muscles et du sang ; je suis vivant ; regarde, et ne sois pas incrédule, mais fidèle. »

Jésus vous apparaîtra. A quelle heure ? je n'en sais rien. Dans quelles conditions ? je l'ignore. Vous apparaîtra-t-il après un sacrifice, une prière, après un effort, après une vertu ? ou au contraire après une défaillance et même après un péché ? Je n'en sais rien, mais je veux que votre joie pascale soit profonde, et puisqu'elle est faite premièrement de paix surnaturelle, basée sur la foi, je vous promets que, si vous êtes de bonne volonté, Jésus, à l'heure choisie par sa Providence, apparaîtra au fond de vos consciences pour consolider votre foi.

Nous ne savons pas en quel groupe de disciples il faut nous ranger. Il y en eut qui furent convertis, convaincus, pacifiés dès le soir de Pâques ; un autre dut attendre une longue semaine pour voir la conviction le pénétrer profondément ; un autre groupe sans doute attendra jusqu'à l'Ascension peut-être les dernières illuminations du Christ ressuscité. Si donc il était ici une âme que les fêtes pascales n'ont point encore renouvelée parfaitement et qui, malgré sa bonne volonté, n'a pas vu se déchirer devant elle le voile de tristesse, d'incrédulité ou d'hésitation troublante qui la désolait, c'est à celle-là particulièrement que je voudrais m'adresser pour lui dire : « Ne désespérez pas et attendez ! Le Christ viendra vous donner la paix dans la foi ; il viendra peut-être ce soir, peut-être à la fin de la semaine, peut-être seulement dans quarante jours. Espérez, et attendez ! »

II. — *La bénédiction du travail*

Telle est, m. f., la première bénédiction des apparitions du Christ. Il en apportait une autre que l'apôtre S. Jean nous a également racontée : la bénédiction qui féconde le travail.

Un jour, peu de temps après les apparitions du Cénacle où le Maître avait promis et donné la paix par la foi, sur le bord du lac de Tibériade, un étranger attendait. C'était aux premières heures du matin. Une barque se rapprocha lentement sur laquelle Pierre, Jean et d'autres disciples avaient travaillé toute la nuit. Quand elle fut près du rivage, l'étranger leur demanda : « Avez-vous quelque chose à manger ? » De la barque, Pierre et Jean lui répondirent : « Tu vois bien que nous n'avons absolument rien. Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris. »

L'étranger ajouta : « Ne vous découragez point, ne rentrez pas au port, lancez encore une fois les filets à la droite de votre barque. »

Obéissant, Pierre et Jean lancèrent les filets, et ceux-ci tout à coup se remplirent d'une multitude de poissons, si nombreux et si gros que ce fut un miracle encore de pouvoir les ramener à terre sans voir se rompre les mailles du filet et toute la pêche s'en aller. Alors, à cette bénédiction qui venait de descendre sur leur travail, Pierre et Jean reconnurent la divine apparition, et l'on entendit le disciple bien-aimé s'écrier doucement : « C'est le Seigneur ! » C'était le Seigneur en effet. Il venait de bénir le travail des disciples.

C'est, m. f., la seconde bénédiction que nous pouvons nous promettre pour augmenter nos joies pascales. Le travail, nous sommes obligés de le reprendre ; nous l'avons même déjà repris cette semaine, non point tant le travail matériel, celui qui nous donne notre pain quotidien, que le travail de perfection chrétienne et de réforme intérieure, qui est lui aussi de tous les jours. Dites-moi, ce travail-là, pendant cette semaine, qu'a-t-il été ? A-t-il été bienfaisant ? Après nos Pâques, avons-nous abouti à quelque chose ? Sommes-nous meilleurs qu'il y a quinze jours ou qu'il y a trois semaines ? Nous avons travaillé pourtant, — je suis sûr de ne point vous flatter en vous en rendant le témoignage, — parce que nous étions bien disposés, parce que nous avons fait une communion fervente et généreuse ; nous avons bien travaillé. A quoi avons-nous abouti ? Sommes-nous meilleurs, plus doux, plus humbles, plus pénitents, moins tentés qu'il y a quinze jours, plus vaillants pour aborder toutes les difficultés de la vie, plus désireux de perfection et de progrès ?

Oh ! laissez-moi répondre pour vous, pour vous les meilleurs, pour vous les plus fidèles ! Vous dites : — Nous avons travaillé et nous n'avons rien pris ; nous sommes à peu près les mêmes, nous ne nous sommes guère transformés ; oh ! non, il s'en faut de beaucoup ; si peu transformés que nous avons peut-être déjà connu les rechutes et qu'aujourd'hui peut-être nous n'aurions pas été dignes de nous approcher de la Table Sainte et de donner à Jésus-Christ le baiser de la paix.

C'est sans doute notre histoire de cette semaine, m. f. ; ce sera certainement notre histoire de cette

année : « Nous avons travaillé et nous n'avons rien pris. » Mais laissez-moi vous promettre, si nous sommes vraiment ressuscités, l'apparition de Jésus-Christ venant de temps en temps bénir notre travail.

Si nous sommes fidèles, le Maître viendra, cette semaine, ce soir, dans quarante jours, j'ignore, mais il viendra ! Il viendra bénir notre barque, bénir notre travail et lui enlever sa double malédiction : la malédiction de sa stérilité, en le rendant fécond, et la malédiction de sa caducité, en le rendant éternel.

Il viendra tout à coup et nous nous étonnerons qu'une vertu cherchée si longtemps soit tout à coup réalisée, qu'un pardon si difficile, nos lèvres le donnent avec la même facilité que notre cœur, qu'une passion jusque-là triomphante nous apparaisse soudain définitivement vaincue, qu'un orgueil impatient soit devenu tout à coup de la condescendance et de l'humilité. Nous nous en étonnerons et peut-être attribuerons-nous à l'âge, au temps, aux circonstances extérieures cette victoire surnaturelle longtemps cherchée. Non ; ce sera le Maître qui, à cette heure-là, sur le rivage de notre vie, aura béni notre travail et, sans que nous nous en doutions, bien heureusement rempli nos filets.

Et la seconde malédiction du travail humain, c'est-à-dire sa caducité, nous nous étonnerons aussi que le divin Maître, par sa bénédiction, l'ait écartée pour toujours. « Il y a presqu'une année, direz-vous, que je ne me suis pas fâché ; il y a près d'une année que je n'ai pas été profondément bouleversé par aucune tentation ; il y a près d'une année que cette animosité est vaincue. Je croyais retomber très vite ; maintenant il est des heures où je m'imagine que je suis pour toujours victorieux. »

Eh ! oui, vous avez raison ; le Maître a passé. Il avait rempli vos filets ; maintenant, par un second miracle, il permet que ces filets, bien que gonflés de poissons, ne se rompent pas sous la charge et amènent au rivage tout ce qui a été pris. Ces bénédictions pascales dont je vous parle, ce sont celles qui font non seulement les convertis, mais encore les persévérants.

Et je n'ai plus, pour achever les joies de ce dimanche de Quasimodo, qu'une troisième apparition à vous rapporter.

III. — *La bénédiction de l'amour*

Quand Notre-Seigneur venait, ce n'était pas toujours pour donner la paix dans la foi, ni la fécondité heureuse et tranquille dans le travail. C'était encore, au moins ce fut dans une circonstance, pour demander l'amour.

Après la pêche miraculeuse dont je vous parlais tout à l'heure, Notre-Seigneur prit à part l'apôtre S. Pierre, et comme pour lui faire expier le triple reniement dont il s'était rendu coupable, il lui posa trois fois l'interrogation angoissante : « Pierre, m'aimes-tu ?... Pierre, m'aimes-tu ? » Et trois fois Pierre répondit avec une émotion où passaient à la fois sa reconnaissance, son trouble, son humilité et sa confusion : « O Maître, vous savez bien que je vous aime ! »

Alors, quand il eut recueilli cette triple affirmation, Jésus, devant son apôtre, n'éprouva plus aucune crainte, et tandis que, jusque-là, il l'avait pour ainsi dire repoussé, cette fois il ne craignit plus de lui adresser les appels héroïques et même de les dérouler devant son regard presque épouvanté : « Puisque tu m'aimes, je t'appelle à me suivre ; puisque tu m'aimes, je n'ai pas peur maintenant de te montrer l'avenir. L'avenir, ce sera la persécution, ce sera la captivité, les chaînes et la croix ; mais puisque tu m'aimes, ô Pierre, maintenant tu pourras me suivre ! »

M. f., si nous voulons vraiment jouir des joies pascales, ainsi devons-nous préparer nos consciences. Vous êtes des ressuscités, je vous ai promis que le Christ viendrait affermir votre foi pour vous donner la paix, bénir votre travail pour vous donner la joie. Ecoutez maintenant une annonce plus généreuse encore, plus héroïque : je vous ai annoncé des joies, je vais maintenant vous annoncer des devoirs. Vous êtes des ressuscités ; alors attendez-vous à la venue du Christ ; il vous visitera un jour ou l'autre pour vous poser l'angoissante question : « Mon fils, ma fille, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci, c'est-à-dire plus que tous les autres ? Ressuscité de Pâques, veux-tu m'aimer ? »

M. f., quand vous entendrez cette question, j'espère que vous répondrez, que vous secouerez votre malaise, votre indifférence, votre lâcheté, vos habitudes antérieures, votre vie passée toute entière, pour répondre comme S. Pierre : « Mon Dieu ! vous savez bien que je vous aime, que je veux vous aimer plus que les autres, que je veux vous appartenir et que, jusqu'au fond de moi-même, je suis à vous. »

Et peut-être, et probablement même, la bénédiction pascale s'achèvera pour vous comme pour l'Apôtre, et probablement, à cette protestation de fidélité et d'amour, Dieu vous montrera, sinon d'une façon précise, au moins en termes plus ou moins vagues, un avenir de luttes, de souffrances, de sacrifices, d'acceptations douloureuses de croix. Et après vous avoir montré cet avenir, vous entendrez le Christ vous dire : « Puisque tu m'aimes, puisque tu m'aimes plus que les autres, malgré cet avenir ou plutôt au nom même de cet avenir, viens et suis-moi. » Vous l'entendrez vous le dire, et j'espère que vous le suivrez, que vous ne renouvellerez pas les refus que, sans doute, vous avez déjà donnés à Jésus-Christ ; j'espère qu'après avoir pris tant de résolutions de fidélité et de progrès, vous ne les rétracterez pas le jour où l'apparition intérieure du divin Maître vous aura montré le chemin de la croix en vous invitant à y avancer.

Je l'espère, car, sans cela, que serait-ce donc que nos fêtes pascales ? Nous aurions peut-être des convertis, nous aurions peut-être des persévérants. A quoi bon si nous n'avions pas des saints ? A quoi bon si, l'année prochaine, on nous trouve, catholiques de France, absolument sur les mêmes positions ? Quand, dans une âme ou dans un pays, la foi ne progresse pas, elle recule ; quand des catholiques, au moins par leur élite, ne deviennent pas meilleurs, alors c'est que le catholicisme a perdu sa vertu ou que toutes les âmes sont prises de lâcheté.

* *

Mais non ! Ressuscités de Pâques, nous garderons le souvenir de notre résurrection. Les apparitions du Sauveur Jésus nous porteront progressivement vers une perfection plus haute.

Aux âmes hésitantes et troublées, le Christ ressuscité fera de temps en temps toucher ses cicatrices pour les pacifier dans la foi tranquille.

Aux âmes laborieuses du grand travail de la perfection, le Christ ressuscité apportera la bénédiction

du rivage, celle qui remplit les filets et qui les conserve.

A un certain nombre d'âmes choisies par sa Providence, le Christ ressuscité apparaîtra pour demander l'amour, l'amour supérieur aux autres, l'amour héroïque jusqu'à la croix, l'amour des avant-gardes qui doivent montrer la route au gros de l'armée. Ainsi soit-il.

POUR L'ANNONCIATION

MARIE MODÈLE DU CHRÉTIEN DANS LES CIRCONSTANCES ACTUELLES

Mes frères,

Connaissez-vous quelque chose de plus gracieux et de plus solennel que le tête-à-tête de l'ange Gabriel et de Marie à Nazareth, où se traitent les destinées du genre humain ? Il n'est pas moins instructif. Entre autres leçons, il va nous apprendre comment Marie a secondé les desseins miséricordieux du Très-Haut et comment nous-mêmes nous les devons servir dans les circonstances présentes.

I. — *Marie*

L'épreuve, dans le sens de *probation*, est une loi universelle que tous les êtres acceptent ou subissent. Elle les essaie, et, en les essayant, les somme de dire ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, ce qu'ils valent. Que fait le marteau du géologue, que fait le creuset du chimiste, si ce n'est interroger les substances inférieures et les contraindre à révéler le secret de leur nature ?

De ce monde matériel, si nous montons jusqu'au monde de l'intelligence et de la liberté, nous y rencontrons encore l'épreuve. C'est l'épreuve qui, provoquée par l'inquiète perspicacité d'une mère, découvre dans le petit enfant les premiers indices du caractère qu'il manifestera un jour. C'est l'épreuve qui, au cours des études de l'adolescent, pronostique les attraits, les aptitudes, les talents de ceux qui s'y livrent. C'est l'épreuve qui nous révèle aux autres et qui nous révèle les autres ; c'est l'épreuve qui nous révèle à nous-même.

Par l'épreuve, en outre, nous devenons, dans une certaine mesure, les artisans de notre destinée. Etres chétifs, mais éclairés d'une lumière, armés d'une force qui viennent de Dieu, nous jetons notre libre volonté dans l'un des plateaux où se pèse notre immortel avenir, et selon que nous sommes dociles ou rebelles à la grâce qui nous sollicite sans nous faire violence, le plateau s'élève ou s'abaisse.

L'Homme-Dieu qui, en empruntant notre nature, a voulu se faire semblable à nous en toute chose, hormis le péché, l'Homme-Dieu n'a point cru devoir s'affranchir de cette loi. Il convenait que sa divine Mère y fût soumise elle-même, bien que, pour elle comme pour Jésus, le résultat de l'épreuve ne pût être douteux. L'un et l'autre devaient conquérir la gloire éternelle ; elle leur est, ainsi qu'à nous, la récompense des mérites acquis.

L'épreuve pour Marie, la voici.

L'heure est venue où Dieu a résolu de donner à la création son couronnement suprême par l'union de la vie divine à la nature humaine. Au conseil du Très-Haut, il a été décrété que le Verbe recevrait son humanité par une Vierge. Cette vierge, c'est Marie, fille de Joachim et d'Anne, de la lignée de David. Mais la dignité du Fils de Dieu exige qu'il ne s'impose pas à la volonté de la créature choisie par lui pour en faire sa mère, et que celle-ci ne subisse point l'incomparable honneur pour lequel elle est désignée, mais l'accepte en toute liberté. En un mot, malgré que Dieu soit indépendant et qu'il puisse commander en Maître, sans agrément préalable, il veut faire dépendre l'accomplissement du mystère de l'acquiescement de sa créature ; il faut que Marie y consente en toute connaissance de cause.

Un archange est donc descendu des cieux. Il est là devant elle pour lui révéler le choix du Seigneur et recevoir son acceptation. Mais, remarquez-le bien, — et c'est ici que l'épreuve se complique, — il s'agit de consentir non pas seulement à l'honneur unique, sans égal, de la Maternité divine, mais aussi à toutes les suites du mystère. Or, le Verbe ne s'apprête à revêtir notre humanité que pour mourir d'une mort sanglante, et cette mort du Fils doit avoir sa répercussion vive, profonde, cruelle, dans l'être entier de la Mère ; que dis-je ? elle entraîne dès maintenant la cession de ses droits sur l'Homme-Dieu et la veut pour prêtre de cette immolation. Convenez que la gloire du choix divin sera chèrement achetée.

A mesure que l'ange lui découvre le mystère qui doit s'opérer, la vision se fait claire, lugubre, poignante en Marie, de la Passion du Christ et de sa Compassion à elle. Le sombre portrait de « l'Homme de douleurs » tracé par Isaïe lui est présent, avec tous ses détails les plus circonstanciés ; les accents du Roi-Prophète lui reviennent à l'esprit ; tout se précise, tout se dessine, tout s'explique. Et c'est à cela qu'il lui faut souscrire, et c'est cette ratification qu'attend le ciel...

Marie se recueille : d'un regard d'aigle, elle mesure, autant qu'une créature en est capable, la distance qui la sépare du Très-Haut et l'abîme où elle doit se plonger ; les droits de Dieu lui apparaissent souverains en face du pur néant qu'est toute créature ; la gloire divine et le salut du genre humain la sollicitent. Maintenant qu'à la lumière du ciel elle connaît la portée immense, éternelle de l'engagement qu'elle va prendre, elle ramasse toutes ses facultés, toutes ses puissances, toutes ses énergies, et dans son *Fiat* si simple et si solennel, si concis et si expressif à la fois, elle se jette tout entière, corps, âme, sens, cœur, intelligence, volonté, entre les mains de son Dieu, comme serait le plus parfait hommage d'un vassal à son suzerain, pour être sa très docile servante, pour faire son seul bon plaisir et pour livrer passage du ciel sur la terre à la miséricorde.

Il est dit, le mot décisif, le plus retentissant que la terre ait encore prononcé. Le ciel s'incline ; le Verbe se fait chair ; le rapprochement de Dieu et de l'homme s'accomplit. C'est l'heure du salut. Terre, à genoux, chante ta délivrance ! voici ton Rédempteur !

II. — *Nos besoins actuels*

De ce mystérieux événement, tel qu'il vient de s'accomplir, tirons une leçon en rapport avec nos besoins actuels.

1. Au cadran des siècles, c'est toujours l'heure du salut pour chacun des hommes. Dieu, par ses anges, par l'Eglise, par les événements, par ses lumières intérieures, par ses inspirations secrètes, propose sans cesse à notre libre arbitre telle ou telle

de ses volontés tendant à la formation en nous de son Verbe, lequel veut prendre vie en nous comme en Marie, y naître, y grandir, y arriver à la plénitude de son âge (Ephes., IV, 13). Cette formation, dans sa croissance du moins, ne se fait pas sans notre concours volontaire, et partant sans lutte, sans effort, sans épreuve. La dignité du Sauveur et la nôtre le demandent.

A l'horloge du temps, c'est toujours l'heure du salut pour les peuples également ; car, eux aussi, en tant que sociétés, sont appelés, par leur soumission à la loi divine, à étendre le règne du Christ, à procurer sa gloire, à servir ses intérêts. Mais si la grâce initiale de la foi est toute gratuite de la part du Seigneur, il n'en est pas de même de sa conservation et de son accroissement. Elle nécessite la réaction contre les éléments de mort que toute société, non moins que tout individu, porte en elle. Et lorsqu'une nation, longtemps fidèle à son Dieu, en vient à prévariquer, même à apostasier, tout n'est pas perdu pour cela : « Dieu a fait les nations guérissables. » (Sag., I, 14). Mais alors il faut que les âmes généreuses, croyantes et pures, se constituent les sauveurs de cette nation, il faut qu'elles ramènent dans son sein le Christ qu'elle a chassé.

2. Ce rôle qu'a eu la Vierge de Nazareth par rapport au genre humain tout entier, nous pouvons, que dis-je ? nous devons le remplir par rapport à notre patrie. Le nouvel Adam attend que nous le réincarnions, pour ainsi dire, dans notre pays. A cette sorte d'incarnation nous sommes tous conviés par l'Eglise.

Hélas ! combien peu de catholiques ont la réserve du roi de Juda, Achaz ! Dieu l'autorise à lui demander un prodige. « Je ne le demanderai pas, de peur de tenter le Seigneur, » répond le roi (Is., VII, 12). Nous, m. f., nous en imposons un à Dieu. Nous voudrions qu'il nous envoyât une nouvelle Geneviève ou une nouvelle Jeanne d'Arc ; encore n'est-il pas certain que nous nous ralliERions aux conseils de résistance de la première ou que nous chevaucherions à la suite de la seconde. Nous désirerions plutôt, comme moins gênant pour notre mollesse, que Dieu écrasât nos ennemis, ou les poussât malgré eux dans le divin bercail, ou les réduisît à l'impuissance, transformât les esprits et changeât la volonté de la masse, afin qu'à l'inverse du vieux monde romain qui un jour se réveilla arien, la France demain se réveillât tout entière catholique.

Un miracle, j'en proclame la nécessité pour notre pays ; mais c'est à nous que Dieu le demande, et c'est Dieu qui nous le désigne comme autrefois à Achaz : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium*. A nous, par la sainteté de notre vie, par la vivacité de notre foi, à nous de concevoir le Christ dans le secret de nos pensées, de nos affections, de nos résolutions, afin de l'enfanter dans notre vie et de là dans la nation. A cette condition, il sera appelé de nouveau *Emmanuel*, le Dieu avec nous, le Dieu de la France.

3. Oui, voilà le miracle voulu de Dieu, voilà le moyen de salut. A l'exemple de Marie, il nous faut être des objets de complaisance pour Dieu et des âmes de dévouement.

Comment procurer le salut de notre pays, si nous compromettons le nôtre par une vie coupable, mondaine ou stérile ? Comment lui rendrons-nous son Dieu, si le règne du Christ est en nous chancelant? Comment ferons-nous revivre en lui la foi, si nous n'avons des convictions solides, inébranlables ? Comment remettrons-nous en honneur la religion, si chez nous elle n'est plus qu'un christianisme affadi, diminué ? Comment rappellerons-nous la patrie au sens du surnaturel, si nous-mêmes nous avons le culte de la matière et ne cherchons que les satisfactions de la vie présente ? Avant de guérir les maux de la nation, guérissons d'abord nos langueurs, notre anémie spirituelle, notre naturalisme. Avant de sauver la société, sauvons-nous premièrement nous-mêmes, et par soi, chacun sauvera son pays.

Il ne suffit pas. Soyons en outre des âmes de dévouement : acceptons l'épreuve résolument, sans faiblir ; sachons souffrir, l'épreuve ne manque pas.

Epreuve que cette indifférence apparente avec laquelle on semble laisser libre carrière à l'impiété, à la haine, à la fureur des pervers. Epreuve que cette prospérité insolente et audacieuse des méchants, ce succès de leurs entreprises, cette impunité de leurs crimes. Epreuve que la vue de nos cérémonies saintes délaissées, de la parole de Dieu évitée même par des catholiques dits fervents, tandis que les lieux de fêtes mondaines regorgent de spectateurs, d'auditeurs, de consommateurs. Epreuve que la ruine de tant d'institutions charitables établies au prix de si lourds sacrifices et que la charité appauvrie des fidèles n'arrive plus à maintenir. Epreuve que ce traitement fait aux catholiques de France : il n'y a rien à gagner humainement, chez nous, à être chrétien, ni places, ni argent, ni honneurs.

Qui veut avoir foi quand même à la Providence ? Qui veut adorer les mystérieux desseins du Seigneur ? Qui veut servir Dieu et soutenir de ses deniers les œuvres catholiques ? Qui veut encore regarder en face la Révolution, et, sans forfanterie, sans colère, mais hardiment, fièrement, lui redire ce mot séculaire qui a fait jadis crouler le trône des Césars : « Je suis chrétien ! » ?

Tous, m. f., vous êtes de ceux-là. Dites donc le *Fiat*, l'*Ecce ancilla Domini* de Marie. Faites mieux que de le dire : vivez-le, traduisez-le dans vos actes. Oui, acceptez l'épreuve, consentez à souffrir, et comme Marie vous donnerez Dieu à notre France ; et une heure sonnera, heure que vous hâterez par vos prières, par vos sacrifices, par vos larmes, par vos vertus, où il sera vrai de dire : France, à genoux, chante ta délivrance ! voici ton Rédempteur !

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

III

L'AMITIÉ

Mademoiselle, Mon cher ami,

Vous êtes venus demander au Christ et à son Eglise d'entendre vos serments, de bénir votre union. Laissez-moi vous féliciter de votre foi, et vous dire, en quelques mots, comment vous avez bien placé votre confiance. Nul ne pouvait mieux que Notre-Seigneur comprendre les sentiments qui vous animent et leur conférer ce quelque chose d'éternel qui doit en faire à la fois la solidité et la fécondité.

* *

Le Christ, pour nous, c'est Dieu fait homme, c'est le Tout-Puissant, l'Eternel, vivant une vie semblable à la nôtre, pour nous servir de modèle en tout. Or le Christ a aimé, non seulement d'une façon toute divine, c'est-à-dire désintéressée, merveilleuse en ses

miracles, mais encore tout humaine, je veux dire délicate et tendre. Il a aimé non seulement les pauvres, les malades, ceux qui souffrent, mais encore ses amis ; il a aimé non seulement d'un amour miséricordieux, indulgent, paternel, il a aimé d'amitié.

Lui qui a méprisé, en venant en ce monde, la richesse et les avantages qu'elle comporte, lui qui a voulu être l'humble artisan de Nazareth et qui s'est enfui quand on voulait le faire roi, il a accordé à l'amitié une place dans son cœur et dans sa vie. Lui qui jouissait de la vision béatifique, il a trouvé de la joie dans les amitiés humaines ; lui qu'entourait de sollicitude attentive l'amour infini du Père, il a goûté et apprécié les douceurs de l'amitié. Le Christ, Homme-Dieu, a eu ses amis, les apôtres, Lazare et ses sœurs, et parmi les apôtres, trois ont été ses confidents, dont un fut son privilégié au point qu'il s'est nommé lui-même en son évangile : « le disciple que Jésus aimait. »

Faut-il après cela s'étonner que le Christ ait compris et béni l'amitié ? N'a-t-il pas dit aux siens : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait » ? (Jo., XIII, 15).

Or, parmi les amitiés, il en est une que Dieu lui-même a instituée dès le commencement du monde, quand à Adam qu'il voyait solitaire il a donné Eve comme compagne. Dès cet instant, et par la volonté même de Dieu, la plus sainte des amitiés recevait ainsi sa consécration. La plus sainte des amitiés, mais aussi la plus solide, car elle est fondée sur la nature même de l'être humain, elle répond aux inspirations les plus intimes du cœur, et, bien comprise, elle tend à un grand et noble idéal. La plus solide encore, car elle unit deux êtres de la façon la plus étroite, dans la personne de leurs enfants, l'éducation de ceux-ci exigeant l'étroite collaboration des deux amours, paternel et maternel.

Le Christ avait si bien compris cette amitié, et il l'avait en si haute estime, qu'il assista aux noces de Cana, et accepta même de prendre part au repas ; mieux que cela, voyant que le vin allait manquer, et à la prière de Marie, il accomplit là son premier miracle.

Il fit mieux encore : il fit du mariage un sacrement, producteur de grâce ; il voulut désormais présider aux serments des époux et bénir leur union. Il voulut que, par cette consécration sainte, leur amour fût encore plus fort et plus durable. Et il voulut que, reçus par lui, leurs serments leur paraissent encore plus solennels et irrévocables, et soient ainsi la sauvegarde de leur amitié.

Tel est le Christ, le doux Maître à qui vous venez confier les espoirs de votre mutuel amour ; vraiment vous ne pouviez mieux placer votre confiance.

* *

Mais une amitié, comprise comme le Christ la comprend, doit avoir un double effet : elle doit d'abord procurer le bien mutuel de ceux qu'elle unit, elle doit ensuite rayonner au dehors ; comme Dieu qui, non content de s'aimer lui-même, dans la Trinité de ses personnes, prend plaisir à créer des êtres et à les conduire vers le bonheur.

1. L'amitié doit faire du bien, puisque aimer c'est vouloir du bien et en faire dans la mesure du possible. Et c'est là justement le charme de ce sentiment d'origine divine : ne devoir son propre bonheur qu'à celui qu'on aime et ne songer soi-même qu'au bonheur de l'être aimé. Toutefois, il y a des degrés dans l'amitié, tout comme dans les différents biens. Une fâcheuse manière d'aimer, c'est de procurer une joie factice et éphémère aux dépens d'une joie plus profonde et plus durable ; il faut donc savoir aimer. Mademoiselle, rappelez-vous que l'âme de votre mari doit, après la vôtre, être votre plus cher trésor. Souvenez-vous, mon ami, que le salut de votre épouse, sa vie chrétienne, ses vertus morales doivent être aidés par votre bon exemple et votre bon esprit. L'un et l'autre, aimez-vous d'abord pour le ciel, ensuite pour devenir chaque jour meilleurs, enfin seulement pour votre bonheur temporel.

Vous allez faire à deux le chemin de la vie, mais vous avez aussi, l'un comme l'autre, à tendre à la perfection ; l'un comme l'autre, vous avez des talents à faire fructifier et peut-être des défauts à corriger. Vous vous encouragerez mutuellement à pratiquer la vertu et à réaliser des progrès. Quant aux imperfections, avec un peu de bon esprit, les frottements de la vie en commun les atténueront plus ou moins chez l'un comme chez l'autre. Appuyés l'un sur l'autre, vous serez plus forts pour devenir meilleurs.

2. J'ai dit aussi que votre amitié devait rayonner au dehors. En effet, le vrai concept de l'amitié s'oppose à cette contrefaçon de l'amour trop répandue, hélas ! qu'on a pu nommer « la juxtaposition de deux égoïsmes ». L'amitié n'entend pas accaparer pour un seul être toutes les facultés et les ressources de l'autre ; elle veut au contraire, dans une alliance sacrée si j'ose dire, et en même temps suave, car c'est une alliance d'amour, unir deux énergies, deux forces, deux destinées. Et cette alliance doit aboutir non pas à une simple addition, mais à une multiplication plutôt, produisant par conséquent des ressources nouvelles, mises au service d'un commun idéal.

Et n'allez pas croire surtout que, dans ce renoncement, il puisse y avoir un dommage pour vous. Quelqu'un a dit : « Le cœur ne s'enrichit que de ce qu'il donne, » et plus les œuvres accomplies à deux, sous l'impulsion de l'amour, sont nombreuses, grandes et belles, plus aussi s'accroît l'amitié.

Quant à votre idéal, vous le connaissez. Dans la pensée première de Dieu, comme dans l'intention du Christ, il est dans l'enfant, mais il va plus loin que cela. Votre idéal sera de faire, des fils que Dieu vous donnera, des hommes de caractère et des chrétiens convaincus, capables de continuer les traditions d'honneur et de foi de vos familles, capables de servir, au lieu de la troubler, la société et la paix, capables de glorifier Dieu dans le temps et dans l'éternité.

* *

L'heure est venue d'échanger vos serments. Plus que jamais vous êtes décidés à confier au Christ votre destinée commune. Sachez qu'il accepte le dépôt à lui confié, et que, en conséquence, son cœur vous dictera toujours votre devoir par la voix des commandements divins, et par les circonstances providentielles vous conduira vers l'idéal. C'est en vous laissant guider par lui, en le gardant toujours avec vous, que vous trouverez en lui le lien de vos cœurs, la sauvegarde de votre amour et le bonheur ici-bas et là-haut. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

XCVII

LES SAINTES FEMMES DE JÉRUSALEM

La prédication de l'Evangile n'avait pas laissé indifférentes les femmes de la Palestine. Une doctrine si nouvelle et si consolante, tant de miracles inouïs avaient frappé un certain nombre d'entre elles, si bien qu'en plusieurs endroits on pouvait en rencontrer qui, non seulement avaient confiance en Jésus, mais étaient toutes prêtes à se dévouer pour lui.

I

Un de ces groupes existait à Jérusalem même. Il ne s'était pas fait remarquer beaucoup, tant que les circonstances ne l'avaient pas amené à s'affirmer ; mais il ne recula pas devant le devoir lorsque les heures devinrent tragiques.

Après ses diverses comparutions devant le Sanhédrin, Pilate, Hérode et de nouveau Pilate, Notre-Seigneur, définitivement condamné, fut conduit vers le lieu de l'exécution, qui, suivant l'usage, était situé en dehors de l'enceinte de la ville. Il y avait donc un assez long parcours à effectuer, et le trajet était rendu infiniment plus pénible par l'animosité de la foule brutale. Surexcitée par les événements qui se déroulaient depuis la veille, avec une rapidité foudroyante, la plèbe s'agitait sur les places et dans les rues. Des groupes se formaient qui discutaient avec passion les incidents de la matinée et qui, d'une façon générale, se montraient farouchement hostiles au divin Rédempteur.

Lorsque parut, à la sortie du prétoire, l'escorte militaire qui encadrait les condamnés, des remous violents se produisirent, puis une véritable masse d'oisifs se mit à suivre le lugubre cortège, pour assister au dénouement du drame, au milieu des clameurs et des vociférations.

A considérer les choses au point de vue humain, rien n'était plus téméraire, pour les rares amis demeurés fidèles à Jésus, que de se trouver en présence de cette horde ameutée. On ne risquait pas seulement d'être accueilli par des outrages, mais on était exposé à recevoir des coups ou même à être écharpé.

Les pieuses femmes de Jérusalem n'ignoraient pas le péril. Mais elles ne pouvaient supporter la pensée de sentir le Maître tout seul, abandonné au milieu de ses ennemis vainqueurs, sans qu'aucune âme compatissante s'avançât vers lui pour le consoler.

Sans se laisser arrêter par la crainte, elles décidèrent donc de se porter à la rencontre du Christ, pour lui offrir l'hommage de leur foi et de leur dévouement.

Quand elles le virent, il était littéralement méconnaissable. Epuisé par les tortures de la nuit et de la matinée, ployé sous la croix qu'il traînait à grand'peine, souillé de crachats et de sang, il avançait en titubant, harcelé par les blasphèmes et les coups. Une immense pitié s'empara de ces femmes généreuses et l'une d'elles, — que la tradition appelle Véronique, — écarta courageusement la haie des soldats pour se précipiter vers le Messie, et essuyer avec un linge son pauvre visage défiguré.

On sait quelle fut son immédiate récompense : les traits augustes du Sauveur s'imprimèrent miraculeusement sur le voile. La basilique de Saint-Pierre de Rome s'honore de conserver encore, parmi ses reliques les plus précieuses, le *Sacro Volto,* qui est exposé à la vénération des chrétiens le Jeudi Saint, le jour de Pâques, et en quelques circonstances exceptionnellement solennelles.

Une fois que les saintes femmes eurent rejoint leur Sauveur, elles ne se résignèrent pas à le quitter. Sans se soucier des menaces qui pleuvaient sur elles, elles se mirent à suivre la cohorte romaine. Elles sanglotaient et, suivant la coutume du pays, elles se frappaient la poitrine, pour montrer l'excès de leur affliction et de leur deuil.

Une protection céleste s'étendait sur elles, car il ne leur advint aucun des malheurs qu'elles pouvaient redouter. Compatissante par extraordinaire, l'autorité militaire qui était partout, à cette époque, si rude, surtout chez les peuples conquis, toléra que l'ordre fût troublé par ces malheureuses. Les scribes et les prêtres, malgré leur fureur, n'osèrent pas non plus les faire incarcérer, ni les traduire devant leurs tribunaux, comme complices de Celui qu'ils voulaient faire passer, aux yeux de tous, pour un révolutionnaire et un blasphémateur. Le peuple lui-même sembla s'adoucir quelque peu au spectacle d'une telle douleur. Et les pieuses femmes continuèrent à accompagner Jésus, le long du sentier qui menait à la colline du Golgotha.

II

Mais quelqu'un fut touché profondément par cette sainte vaillance : ce fut le Christ lui-même. Cette persévérance dans la foi, au moment où il était abandonné par tous ceux sur lesquels il était le plus en droit de compter, ne pouvait le laisser insensible. Aussi voulut-il manifester sa reconnaissance divine. Malgré ses souffrances surhumaines, malgré les angoisses de la mort immédiate, il s'oublia lui-même, une fois de plus, pour ne penser qu'à ces douleurs sacrées, et Celui que les pieuses femmes cherchaient à consoler, devint au contraire leur consolateur.

Les paroles qu'il prononça étaient, cependant, loin d'être rassurantes, ainsi que nous allons le voir dans un instant. Mais le fait que, dans un pareil moment, Notre-Seigneur se penchait avec mansuétude vers ses servantes éplorées, démontrait à celles-ci toute la sollicitude qu'il gardait pour elles.

« Filles de Jérusalem, dit-il, ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants. » C'était l'annonce des catastrophes prochaines qui allaient s'abattre sur la nation déicide, afin de châtier son crime. Sans blâmer le moins du monde l'attendrissement des pauvres femmes, le Rédempteur les avertissait de l'avenir terrible qui les guettait. Déjà, quelque temps auparavant, il avait prédit que la résistance des Juifs à ses appels attirerait les pires désastres sur la Ville Sainte. Il avait, à maintes reprises, essayé de rassembler les fidèles Israélites ainsi qu'une poule réunit ses poussins sous ses ailes, pour les préserver. Mais il n'avait pas été obéi et, après l'heure de la clémence, voici que celle de la justice allait impitoyablement sonner.

Dans sa brève exhortation, Notre-Seigneur s'inspira d'un texte du prophète Osée qui, à plusieurs siècles de distance, avait annoncé la ruine de Sion, à cause de ses infidélités perpétuelles. « Les hauts lieux de l'idole, avait proclamé le messager de Yahweh, le péché d'Israël seront détruits ; la bardane et le chardon grimperont sur leurs autels. » Puis, parlant des fils de Jacob, il avait ajouté : « Ils diront aux

montagnes : Couvrez-nous, et aux collines : Tombez sur nous. Depuis les jours de Gabaa, Israël a péché ; ils s'en sont tenus là... Selon mon désir je les punirai, et les peuples s'assembleront contre eux. » (Osée, x, 8 et s.).

Jésus ne fit qu'ajouter des précisions nouvelles à cette prophétie effroyable. Il affirma qu'un jour viendrait où les femmes sans enfants, méprisées jusqu'alors, reconnaîtraient qu'elles étaient les plus heureuses, parce que, au moins, elles n'auraient pas à verser des larmes sur les cadavres déchirés de leurs fils. Pour exprimer la désolation prochaine des Juifs, il reprit l'image frappante d'Osée : « Alors ils se metront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous. » Ce qui signifiait : au moment de l'invasion suprême, l'existence sera rendue tellement amère, que les hommes préféreront la mort à une lutte sans merci. Ils estimeront meilleur de se faire écraser par la chute des rochers, de se laisser ensevelir sous des avalanches de terre, que de continuer à combattre sans espoir parmi les affres des blessures et de la faim.

Quoi de plus juste d'ailleurs, que cette expiation ? Le Maître équitable le fit remarquer : « S'ils ont traité ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec ? » Cette brève parabole l'assimilait, lui, à une de ces branches qui ne doivent pas être coupées, parce qu'elles ont la vie féconde de la sève ; mais elle comparait les Juifs obstinés à ces autres branches qui ne peuvent plus rien produire de bon, et qu'il est expédient de retrancher de l'arbre qu'elles épuisent sans profit. Autant la condamnation du Christ était monstrueuse, autant celle du peuple autrefois élu s'imposait, parce qu'Israël avait abusé de la grâce d'une manière si tenace, qu'il n'y avait plus aucune espérance de le voir revenir vers le bien. Il ne restait plus à l'infaillible équité de Yahweh qu'à accabler les Juifs sous les épreuves qu'ils avaient tant de fois méritées, et qu'à les destituer de leurs privilèges, pour donner leur place aux peuples nouveaux qui répondraient mieux à ses sollicitations paternelles.

On ne saurait taxer de dureté cette prédiction sinistre. Elle était trop juste pour pouvoir être prise en mauvaise part. Puis, celles à qui elle était adressée, étaient assez croyantes pour ne pas se désespérer. Elles savaient que, quelles que pussent être les souffrances prochaines, Dieu saurait reconnaître les siens et les récompenser dans l'autre monde des afflictions patiemment endurées ici-bas. Elles se rendaient compte également que la solidarité qui lie tous les membres d'une famille ou d'une nation leur imposait, à elles-mêmes ou à leurs fils, d'accepter leur part du sacrifice, et que ce sacrifice serait d'autant plus propitiatoire qu'il engloberait un certain nombre d'âmes pures, aptes à intercéder, quand il se pourrait, pour fléchir le courroux du ciel. Elles s'inclinèrent donc, avec piété, sous la sentence rigoureuse.

Mais ce colloque ne pouvait se prolonger. Les soldats romains étaient impatients de terminer leur corvée, et la plèbe était plus avide encore d'assister à la scène sanglante qui lui avait été promise. Le lamentable cortège, arrêté un instant, se remit en marche vers la colline du Calvaire.

III

La prophétie de Notre-Seigneur ne devait pas tarder à se réaliser, et d'une façon terrible. Les Juifs n'avaient jamais supporté qu'avec une impatience difficilement contenue la domination des Romains, et très souvent des séditions avaient éclaté dont quelques-unes n'avaient pu être réprimées qu'après de gros rassemblements de troupes, suivis de délicates opérations stratégiques à travers la contrée montagneuse. Au cours de l'année 66 de notre ère, une révolte, plus considérable encore, éclata, et elle se généralisa peu à peu, si bien que l'Empire se vit contraint d'envoyer d'importants renforts en Palestine.

Il n'entre pas dans notre cadre de rapporter cette lutte, que Flavius Josèphe a longuement racontée dans sa *Guerre des Juifs*. Mais le résultat fut celui que le Christ avait prévu : en l'an 70, les légions romaines, ayant pacifié le reste du pays dans la terreur, commencèrent le siège de la capitale où s'étaient réfugiés, avec l'élite de leurs troupes, les chefs les plus éminents de la résistance. Elles n'étaient pas commandées par un général quelconque, mais par le propre fils de Vespasien, Titus, qui devait acquérir dans cette expédition une renommée universelle.

Mis en garde par les paroles de Notre-Seigneur aux saintes femmes, les chrétiens avaient quitté la capitale qu'ils savaient condamnée à la destruction. Ils s'étaient réfugiés dans une colonie grecque, Pella, située au delà du Jourdain, dans une région où le contre-coup des hostilités devait moins rudement se faire sentir.

Mais leurs compatriotes, aussi obstinés qu'incrédules, ne se décidèrent pas à les imiter. Ils se concentrèrent derrière les remparts de Sion, qu'ils regardaient comme inexpugnables, et Titus commença à établir ses circonvallations autour de la cité. Il poussa le siège avec une rare vigueur. Mais ses différents assauts échouèrent, si bien qu'il se décida à réduire l'ennemi par la famine, en établissant un blocus sévère. Son principal auxiliaire fut, d'ailleurs, l'esprit de discorde qui sévissait parmi les assiégés. Au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ils se divisèrent en trois factions, plus acharnées à se déchirer réciproquement qu'à repousser l'adversaire païen. Dans ces conditions, la résistance devint totalement passive, et le siège se prolongea de telle manière que le ravitaillement de la ville se trouva épuisé. On ose à peine rappeler les horreurs qui se multiplièrent alors. Tandis que quelques-uns essayaient de vaines tentatives de fuite arrêtées par les soldats romains, d'autres pillaient et massacraient pour se procurer de quoi se nourrir un jour de plus. Josèphe assure même qu'une mère tua son enfant pour s'en repaître.

Rien ne pouvait éluder le verdict de la Justice divine. Titus, pourtant, était porté à la clémence. Quand il se résolut à déclancher l'attaque finale, il donna des instructions pour que les monuments merveilleux du Temple fussent épargnés. Mais un soldat « poussé, dit Josèphe, par un mouvement surnaturel », enfreignit la rude discipline, monta sur les épaules d'un camarade et jeta dans le Sanctuaire un tison enflammé qui propagea un formidable incendie.

Une fois maître de la Ville, Titus la fit raser, comme on procédait habituellement, à la réserve de deux tours, destinées à servir de témoignage pour la postérité.

Plus tard, Julien l'Apostat devait tenter de faire mentir le Christ, en ressuscitant la Ville morte. Sa vaine tentative n'aboutit qu'à démolir les derniers vestiges de la cité, dont la reconstruction fut pro-

videntiellement empêchée par Celui qui avait souverainement décrété le châtiment, et avait prophétisé que de Jérusalem « il ne resterait pas pierre sur pierre. »

XCVIII

SIMON DE CYRÈNE

Il faut se garder de confondre le Simon dont nous allons parler, avec un autre Simon, dit le Noir, dont il est question au début du chapitre XIIIe des Actes des Apôtres, et qui comptait parmi les prophètes et les docteurs de l'Eglise d'Antioche.

I

Celui qui est cité glorieusement dans l'Evangile était originaire d'une ville appelée Cyrène. Mais, aux temps de Notre-Seigneur, trois villes portaient ce nom : l'une dans l'île de Chypre, l'autre en Syrie, et la dernière dans cette grande région de l'Afrique du Nord, qu'on appelait Lybie, à l'occident de l'Egypte. A la suite d'Origène, l'opinion générale des exégètes est que Simon venait de cette troisième ville.

Les circonstances l'avaient amené à émigrer en Palestine, et il vivait à Jérusalem, en compagnie au moins de deux de ses fils dont S. Marc nous a conservé le nom : Alexandre et Rufus. Leur situation était des plus modestes : cela est démontré, d'abord, par le fait que Simon revenait des champs, où il était agriculteur, quand il fut arrêté par l'escorte du Christ ; ensuite par le sans-gêne brutal que les légionnaires se permirent à son égard. Quoique la réquisition fût alors une règle courante, comme nous l'expliquerons bientôt, elle se pratiquait beaucoup plus facilement sur le menu peuple que sur les grands, et jamais le chef de la cohorte romaine n'aurait eu l'idée de charger d'une croix un sanhédrite ou un pharisien haut placé.

Donc, tandis que Notre-Seigneur subissait les infamies de ses juges et les outrages de leur valetaille, le Cyrénéen se trouvait paisiblement sur le domaine qu'il cultivait, dans la banlieue de Jérusalem. Certains ont conclu de cela, soit qu'il était païen, puisqu'il n'observait pas le repos des fêtes pascales, soit que, malgré le témoignage des Evangélistes, Notre-Seigneur fut immolé à une autre époque que celle de la Pâque. — L'une et l'autre de ces objections tombent si l'on veut bien considérer que, même aux jours où le labeur manuel est interdit, rien n'a jamais défendu de se promener sur ses terres, pour constater l'état de ses récoltes, ou simplement pour le plaisir de se sentir vivre, sur la terre à laquelle on s'est attaché. Cette coutume est encore en usage présentement, comme peuvent l'attester ceux qui vivent dans des contrées rurales et voient, chaque dimanche, les paysans les plus pieux faire, après avoir assisté aux offices, leur petit tour de propriétaire ou de fermier, dans les prés ou les champs sur lesquels ils ont peiné et peineront pendant la semaine entière. S'il fallait une confirmation à cette thèse, on la rencontrerait dans une chanson, extrêmement populaire au siècle dernier, de Pierre Dupont :

> Quand vient le repos du dimanche,
> Le laboureur va voir son champ ;
> Son front vers la terre se penche,
> Illuminé par le couchant.

Il est donc tout à fait logique d'admettre que Simon aurait été simplement visiter sa propriété, sans enfreindre les prescriptions rigoureuses de la loi mosaïque. Nous ne savons, du reste, s'il avait gardé la religion de sa patrie d'origine ou embrassé celle de son pays d'adoption. Ce qui semble certain, c'est que ses fils se convertirent au christianisme. S'il en était autrement, comment expliquerait-on que S. Marc les désigne sans aucune explication, ainsi que l'on fait lorsqu'il s'agit de personnes généralement connues ? Rufus et Alexandre devaient donc non seulement faire partie d'une communauté de fidèles, mais même y tenir une place assez considérable, et cela peu de temps après le supplice du Rédempteur.

Quant à leur père, il n'est mentionné qu'au moment où il dut parcourir, auprès de Jésus, la Voie Douloureuse. Mais l'Eglise possède deux sources de vérité : l'Ecriture et la Tradition, et lorsque sont observées les règles si sagement précisées par le concile de Trente, cette dernière est aussi probante que les écrits inspirés. Or la Tradition primitive considère Simon comme un saint.

Il serait trop long de rapporter, à ce sujet, l'opinion concordante d'Origène et des Docteurs de l'Eglise, comme S. Hilaire, S. Ambroise, S. Léon, S. Grégoire et bien d'autres. Ne paraît-il pas, d'ailleurs, tout naturel de penser que le bon Jésus tint à récompenser celui qui l'avait assisté dans son épreuve suprême, en lui conférant, en retour, la grâce souveraine de la foi ? Car, s'il est toujours pénible, humainement, de marcher à la suite du Christ et de prendre la croix sur ses épaules, cette abnégation, pratiquée par des multitudes d'âmes généreuses, trouve toujours sa contre-partie triomphante dans la consolation que l'on éprouve à se sentir uni au Seigneur et dans l'espoir assuré de participer à ses revanches saintes, dans l'exacte proportion où l'on aura pris part à ses épreuves.

II

Le paysan cyrénéen rentrait donc dans la capitale, vers la fin de la matinée, lorsqu'il aperçut de loin la foule turbulente qui accompagnait l'auguste condamné. A ce moment, le Christ succombait sous l'extrême fatigue. Il avait été épuisé tour à tour par les affres de l'agonie, par les interrogatoires réitérés, par les supplices subis chez Hérode, par la flagellation et le couronnement d'épines, par les coups que l'on continuait à lui prodiguer pour le forcer à avancer quand même, par le poids de la lourde croix que, selon la loi romaine, il devait porter lui-même jusque sur le lieu de la dernière torture. Cette croix écrasante l'accablait à ce point que, déjà, il avait roulé par terre, exténué.

Si brutaux que fussent les soldats, ils s'aperçurent que leur prisonnier risquait de ne pouvoir parvenir au but. Or, ils étaient responsables de sa vie, jusqu'au moment où s'accomplissait l'exécution officielle. Il était de toute évidence qu'il fallait, au plus vite, décharger le Sauveur du fardeau qu'il était désormais incapable de traîner. Mais qui eût consenti à le prendre à sa place ? Leur orgueil interdisait cette corvée aux légionnaires romains, et nul juif n'y aurait consenti librement. On se décida donc à procéder par voie d'autorité.

Parmi tous les gens qui se pressaient là, et auxquels Simon venait, par un hasard providentiel, de se joindre, ce fut lui qui fut remarqué. Plusieurs raisons durent attirer sur lui l'attention des chefs militaires. Il n'était pas du pays et, à cette époque, tout étran-